Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 6 (1973)

Heft: 2

Artikel: Sébastien Brodbeck : essai d'analyse

Autor: Morsier, Georges de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870973

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

II

SÉBASTIEN BRODBECK

Essai d'analyse

Ce récit fantastique, qui n'a pas paru du vivant de son auteur, a été publié sans commentaires dans les *Œuvres complètes de Rodolphe Töpffer,* publiées sous la direction de Pierre Cailler et Henri Davel avec la collaboration de Henri Cailler [1]. Comme ce récit est peu connu, il me paraît nécessaire d'en donner tout d'abord un bref résumé.

Athanase Brodbeck [2], premier alchimiste de son temps, créa dans un bocal, par de savants dosages alchimiques, un « homunculus » qu'il prit pour fils, le nomma Sébastien et le légitima. Mais Sébastien, dont la taille n'est que de 18 pouces, fait sauter le bocal et s'enfuit par la chatière au grand désespoir d'Athanase. Il le voit enfourché sur une cornue et veut le saisir, mais Sébastien lui lance à la figure un « brinborion » de phosphore qui brûle la barbe, le cristallin et l'humeur vitrée de son père, lequel voit à droite les objets qui sont à gauche et inversement. Sébastien a un crâne très volumineux et son angle facial est très ouvert. Il n'est ni viril, ni efféminé. Aux questions posées par son père il répond en répétant la dernière syllabe. Il a, dit son père, le sens du moi et du non moi. Une tarentule pique Athanase qui se met à danser la tarentelle. Cependant Sébastien entre dans la cheminée des époux Cavagne, qui font appel à un fumiste pour la déboucher. Dans la cheminée, le petit ramoneur Claude est frappé à mort par Sébastien et retombe dans la chambre des Cavagne. Leur fille Rachel, prise de pitié pour cet enfant, le place dans sa couche virginale pour le réchauffer et lui rendre la vie. Rachel a toutes les vertus : belle, ignorante, crédule,

---

[1] Editions d'art Albert Skira, Genève, 1942, pp. 105-120.

[2] Les Brodbeck sont une ancienne famile de Bâle et de Liestal. Nous ne savons pas pourquoi Töpffer a baptisé de ce nom son personnage imaginaire.

charmante et pieuse. Cependant Sébastien tombe éperdument amoureux de Rachel au point de baiser la place qu'avaient touchée ses pas. Mais jaloux de Claude, il la saisit dans ses bras. Elle pousse des cris et demande à ses parents de la protéger. Ainsi se termine le récit rédigé par Töpffer. Les deux dernières pages ne constituent qu'un projet que l'auteur pensait rédiger plus tard, ce qu'il n'a jamais fait. Dans ce projet, Sébastien est condamné à être pendu pour avoir tué Claude mais, au moment du supplice, il disparaît. Pour calmer la foule désappointée, on va chercher dans la prison « le plus pendable » des prisonniers qui est exécuté à la place de Sébastien.

Dans toute son œuvre, Töpffer a fait preuve d'une grande fantaisie. Cependant aucune n'est aussi follement extravagante que l'histoire de Sébastien Brodbeck. Voici quelques-uns des problèmes que pose ce récit.

Comme pour ses autres récits, on peut trouver dans l'histoire de Sébastien des réminiscences de faits observés par lui. On pense tout d'abord à son séjour à Paris en 1820, pendant lequel il a tenu un journal intime qui a été publié pour la première fois en 1968 dans *Genava* par Jacques et Monique Droin avec des notes très nombreuses et complètes. Ce texte est très important, d'autant plus que son auteur n'avait pas l'intention de le livrer au public. C'est par un heureux hasard qu'il a été découvert enfoui dans un grenier. A la date du 8 avril 1820, Töpffer raconte une visite qu'il a faite avec son ami Georges Maurice au cabinet du Muséum d'histoire naturelle. Il écrit : « J'y vois force squelettes, embryons, monstres, figures de cire découpées, écorchées et autres » (p. 298). Or Sébastien, créé par Athanase, est à la fois un embryon et un monstre. C'est sans doute aussi dans le Cabinet d'anatomie comparée du Muséum qu'il a vu des crânes et qu'il s'est intéressé à la crânioscopie ou phrénologie de Gall et Spurzheim qui était alors tournée en ridicule. La phrénologie joue un grand rôle dans l'œuvre de Töpffer, non seulement dans l'histoire de Sébastien Brodbeck qui a « un crâne très volumineux » et un « angle facial très ouvert », mais surtout dans l'histoire de Craniose, le précepteur des enfants Crépin.

On sait que Töpffer a souffert toute sa vie d'une maladie des yeux qui l'a obligé à quitter la peinture pour devenir pédagogue. Parlant des maladies de notre auteur, Folman écrit dans la *Revue médicale de la Suisse romande* (1958, 449-52) : « Des taches mobiles dans le champ visuel dues aux opacités du corps vitré compromettaient la netteté de la perception... Il ne cesse de se plaindre de toutes sortes de « fils », « crapauds », « filoches », « grenouilles », qui nagent devant ses yeux et obscurcissent sa vue... Il observe alors attentive-

ment les variations de leurs formes qu'il dessine minutieusement dans ses carnets. » Or, après les brûlures causées par Sébastien, Athanase « avait le crystallin cuit à la coque et l'humeur vitrée vitrifiée... ». C'est probablement le diagnostic que les médecins de Töpffer ont posé, mais elles n'ont pas guéri rapidement comme les lésions oculaires d'Athanase.

Nous avons vu plus haut que, lorsque Athanase retrouve la vision après ses brûlures, il voit à droite les objets qui sont à gauche et à gauche ceux qui sont à droite. « Il savait d'ailleurs, poursuit-il, que nous-mêmes nous voyons les objets renversés et que c'est par le tact que nous réformons cette perception au point de ne pouvoir plus même la ressaisir. » Cette question du renversement des images est débattue depuis longtemps par les psychologues qui sont encore loin d'être d'accord sur la cause du phénomène. Où et comment Töpffer a-t-il eu connaissance de cette dispute ? Je crois qu'il est possible de répondre à cette question. Il est probable que Daunou, dont Töpffer a suivi très régulièrement les leçons d'histoire et de morale (il était aussi philosophe) au Collège de France, ait attiré l'attention de ses auditeurs sur cette célèbre querelle entre les métaphysiciens, qui pensent que nous sommes nés avec une certaine connaissance du monde, et les empiristes, qui affirment que toute connaissance dérive d'une expérience sensorielle. On sait que cette dernière opinion a été celle de Locke et de Berkeley. Tous deux ont pensé pouvoir prouver leur façon de voir par l'étude des aveugles-nés qui recouvrent la vue à la suite d'une opération. « Nous devrions nous attendre, écrit Berkeley, que cet homme ne sache pas si quelque chose est haut ou bas, droit ou renversé... car les objets auxquels il avait jusqu'alors appliqué les termes haut et bas, grand ou petit, n'étaient tels que parce qu'ils affectaient son toucher ou étaient perçus d'une certaine façon par ce sens ; mais les objets propres à la vision forment de nouvelles séries de notions, parfaitement distinctes et différentes des premières et qui ne peuvent en aucune sorte correspondre au toucher. » Or Athanase Brodbeck, ouvrant les yeux après avoir été brûlé par son fils Sébastien, s'aperçut « que sa vision singulièrement compromise lui démontrait à droite les objets qui étaient à gauche, à gauche ceux qui étaient à droite ; à l'endroit où il voyait une phiole, ses mains se brûlaient les doigts au fourneau, à l'endroit où il voyait le fourneau, ses mains brisaient une phiole, ce qui fut la cause que s'étant livré à la poursuite de son fils, et croyant toujours le tenir, il ne tenait que les objets placés à l'opposite, et que lorsque son fils lui lançait quelque bribe à la tête, en voulant éviter cette bribe, il venait à sa rencontre. Athanase, accoutumé aux grands phénomènes

de l'alchymie, ne s'alarma pas de cet état autant qu'on pourrait le croire. Il savait d'ailleurs que nous-mêmes nous voyons les objets renversés et que c'est par le tact que nous reformons cette perception, au point de ne pouvoir plus même la ressaisir. Il compta donc sur cette réforme d'un sens par un autre. Effectivement, au bout d'un mois, il n'avançait déjà plus le pied droit quand il voulait mettre sa pantouffle gauche, et au bout de six semaines, il ne commettait presque plus d'erreur appréciable... » Mais Töpffer ne reste jamais longtemps dans les hautes sphères de la métaphysique. Sa verve comique et caustique reprend vite ses droits et il termine sa phrase : « ... si ce n'est qu'à l'Eglise, croyant voir une place vide, il s'assit sur Mme la Président qui par ses cris troubla le service divin ; mais ce fut sa dernière erreur de vision. »

Ailleurs Töpffer dit (p. 111) : « ce dialogue [entre Athanase et son fils] n'en est pas moins remarquable en ce qu'il montre chez Sébastien deux notions primitives, celle du moi comprenant celle du non moi, et celle du temps réduite au seul présent, sans complication de modes ni de personnes. » On sait que Maine de Biran a centré sa philosophie — ce qui était révolutionnaire à l'époque — sur la notion du moi. Il s'est ainsi opposé au sensualisme de Locke et de Berkeley. Le 22 septembre 1814, Maine de Biran écrit dans son *Journal* : « M. Ampère a exposé notre doctrine commune sur le sentiment du *moi* et l'activité. » Or, le 17 février 1820, Töpffer écrit : « Je dîne le soir chez M. Maurice avec tous ces messieurs... Arrivent M. Stapfer et Ampère, les plus violentes charges qu'on puisse espérer réunir. Le dernier est horriblement triste. » C'est très probablement par Ampère, qui était un familier du philosophe de Bergerac, que Töpffer a entendu parler de la philosophie de Maine de Biran.

En lisant Brodbeck on peut encore se demander si ce récit est le résultat d'une hallucination dont Töpffer aurait été victime. L'écrivain se serait borné à transcrire dans son récit ce qu'il avait vu et entendu alors qu'il hallucinait comme l'ont fait Charles Bonnet, Swedenborg, William Blake, Hélène Smith, Ernest Naville, C.-G. Jung, Mme Burnat-Provins. Or il suffit de lire les récits de ces hallucinés authentiques, dont le mécanisme est « automatique », pour voir que les phénomènes qu'ils ont présentés n'ont rien de commun avec la façon dont Töpffer a rédigé l'histoire de Brodbeck. Bien que Töpffer ait souvent parlé de ses rêves — qu'on se souvienne du « grand rêve normal » du maire dans l'histoire du Dr Festus, ou de celui de M. Jabot — l'histoire de Sébastien Brodbeck, par sa longueur et la précision des événements qui sont rapportés, ne peut pas être la conséquence d'un simple rêve qu'aurait fait l'écrivain.

« L'imagination est une bonne fille, mais qu'il faut amuser, entretenir, récréer, ou bien elle abuse de son originalité, de son oisiveté et tantôt se dérègle, tantôt se déprave », écrit Töpffer en 1834 dans les *Nouveaux voyages en zig-zag* (p. 321). En créant l'*Histoire de Sébastien Brodbeck,* son imagination s'est peut-être un peu déréglée — c'est sans doute pourquoi il ne l'a pas publiée — mais certainement pas dépravée. Nous lui trouvons la même saveur qu'aux autres créations de son imagination un peu moins « déréglée » : Festus, Crépin, Vieux-Bois, Jabot, Pencil et Cryptogame.

Georges de MORSIER.